

crut pouvoir espérer qu'elle était tout-à-fait hors de danger. Elle voulut savoir le jour où les condamnés partiraient pour leur exil, et ce jour-là, malgré les prières de mistress Bindbrad, elle alla, dès le matin, se placer à la porte de prison.

A dix heures, les prisonniers parurent. Ils montèrent un à un dans la voiture cellulaire. Victor sortit un des derniers. Il marchait la tête haute, le regard calme et hardi. Ondine poussa un cri et s'élança vers lui. Les soldats qui formaient la haie la repoussèrent rudement. Victor arrêta sur elle un regard terne et froid, et se détourna comme s'il ne l'eût point connue. Était-ce pitié, honte ou indifférence ? Un instant après, la lourde voiture, qui s'ébranlait, couvrit du bruit de ses roues les blasphèmes de ses misérables voyageurs, et les emporta loin du monde, pour les jeter au milieu des autres malheureux qui les avaient précédés sur la route du crime.

Mistress Bindbrad ne revit point Ondine, et toutes les recherches pour la retrouver elle et son fils, furent inutiles.

Le général était dans son cabinet. Ses cheveux étaient devenus blancs : il n'avait fallu que deux ans pour que des rides profondes vinssent sillonner sa belle figure. Ce n'était plus ce digne soldat de la république et de l'empire, au visage franc et ouvert, au sourire spirituelle, c'était un vieillard affaissé sous le poids d'une douleur morale ; c'était un père pleurant son enfant !

La maison du général avait aussi changé d'aspect. Elle n'avait plus cet air de coquetterie heureuse que les soins de la gracieuse Ondine lui avaient imprimée. Le jardin était toujours cultivé, mais les fleurs bien-aimées de la pauvre enfant s'étaient flétries comme le bonheur de leur jeune maîtresse. Tout avait pris le deuil ; tout était terni, muet, dévasté : le vent de la douleur avait passé par-là.

Nul bruit ne se faisait entendre dans le petit salon, autrefois si coquet, du général. Ses joyeux amis s'étaient enquis, aussitôt qu'ils avaient vu la ride qui s'étendait sur le front du malheureux père. Deux ou trois vieux frères d'armes venaient encore à des époques très-éloignées. Excepté ces rares visites, rien ne troublait la solitude du général.

Il était donc seul, assis devant son bureau. Un de ces pénibles hasards qui frappent rudement d'une nouvelle souffrance ceux qui arrivent au dernier degré du malheur, avait fait tomber entre ses mains une feuille anglaise, qui avait deux mois de date. Une phrase le frappa douloureusement : elle était ainsi conçue :

« Un français, Victor Cérusy, vient de passer aux assises pour émission de banque-notes fausses. Il est parti hier pour Botany-Bay. Il laisse une femme et un enfant dans le plus complet dénûment. »

Le général s'arrêta ; une sueur froide coula de son front.

— La malheureuse ! s'écria-t-il ; oh ! mon Dieu ! vous avez trop bien écouté mon avengle colère... ma fille !... ma pauvre fille !

En ce moment une femme parut à la porte du salon ; elle tenait un enfant dans ses bras, elle était si pâle si défigurée qu'il devenait impossible de la reconnaître. Elle s'agenouilla sur le seuil et dit d'une voix étouffée :

— Mon père, vous avez maudit la mère, maudirez-vous aussi l'enfant, qui n'a plus que vous au monde pour appui ?

— Ma fille ! ma fille ! s'écria le général en s'élançant vers elle... non, plus à genoux... dans mes bras ! Tu as trop souffert.

— Oh ! vous me pardonnez !... Merci... merci pour mon fils !

— Ton fils ! Il est le mien maintenant.

Et le visage inondé de larmes, il prit l'enfant des bras de sa mère et le couvrit de baisers.

— Mon père, un lit pour cet enfant, qui depuis un mois n'a pas dormi dans un berceau !

Le général appela et remit l'enfant à une femme de confiance ; puis, revenant près de sa fille, tombée, presque anéantie, sur un fauteuil.

— Et toi... toi... comment es-tu venue ? Car je sais tout, depuis une heure seulement... Pourquoi ne m'as-tu pas appelé à ton secours ?